

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour Flora

André Belleau

Volume 5, numéro 2 (26), mars-avril 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1963). Pour Flora. *Liberté*, 5(2), 148-150.

Pour Flora

Le ciel de Montréal devenait maintenant plus clair. Quelque chose s'insinuait dans le gris diffus qui se mit à pâlir. C'était comme un appel dont on ne pouvait savoir d'où il partait. Les buildings de l'avenue Dorchester commencèrent alors à imiter en moins vif les dessins de Walt Disney. Et des au-delà confus agitèrent leurs ailes, escamotant, dans leur oppressante invitation, le bien et le mal de la vie ordinaire. Tout sembla possible.

Flora s'assit au bar du Regency.

Elle avait attendu longtemps dans sa chambre. Les jours de congé, elle se voulait belle, distinguée, royale, et elle accueillait avec une application fébrile des gentlemen qu'elle jugeait importants et dont elle admirait les bonnes manières. Mais aujourd'hui ça n'avait pas marché. Elle pensa qu'il valait mieux sortir. Elle mit sa gaine noire, sa robe droite, son manteau de drap à col de simili-fourrure.

Le bar est profond. Suspendue à son tabouret, les coudes au comptoir, Flora se cherche dans la glace entre les bouteilles. Seule la glace ici a l'apparence de la matière dure, ferme. Elle se sent à la fois fascinée et apaisée par son vaste et lent scintillement sombre. Un reflet bleuâtre se détache en biais au premier plan. Elle reconnaît l'enseigne lumineuse du Time Square en face, où elle est serveuse les autres jours. Puis elle regarde fixement sa propre image. Elle la trouve bien. Celle d'une fille de la haute, fine, délicate, nerveuse. Alors ses yeux brillent, agrandis.

L'air climatisé vient sécher la sueur naissante sur sa peau mate, lustrer ses cheveux noirs lissés en bandeaux. Les hommes, pense-t-elle, lui trouvent l'allure *exotic*.

Derrière elle, ils sont une dizaine à boire à la table. La mine décente. Le complet sobre. Leurs regards tournent autour de la salle avec l'expression de ceux qui attendent quelque chose tout en sachant que rien ne doit leur arriver. Les yeux arrêtent et s'attardent sur Flora. Les jambes. Les genoux. Les reins cambrés sur le tabouret. Le bar est tapissé d'une épaisse membrane d'étoffe. Il les gêne un peu sans les inquiéter. Aucune rupture entre sa profondeur oblongue et l'Anglo-Consolidated Finance Corporation ou la Maison Merritt, Thompson et Lynch. Seule Flora a laissé sa vie à la porte.

A huit heures Flora est saoule.

Elle se met à brailler tout haut des histoires de grandeur. Comment elle avait été élevée à Winnipeg avec la chanteuse Gisèle Labrecque, comment elle avait bien connu Monsieur son Père, homme large d'idées mais si compréhensif et distingué, et aussi Monseigneur Charlebois qui faisait toujours des blagues osées et jamais de sermons.

— "J'aime pas les types qui me parlent de ça tout de suite en commençant. N'allez pas vous imaginer que vous avez affaire à une scrupuleuse. J'ai pour mon dire que tout ce qui est bon n'est pas péché. C'est vrai, hein?"

Elle rit si fort que le scintillement noir de la glace semble s'éclaircir. Au fond dans la demi-obscurité, le rideau remue. On ne sait jamais qui est de l'autre côté.

L'observation s'intensifie derrière son dos. Des visages s'engourdissent.

Sa bouche se tord un peu. Maintenant elle est près des larmes. Elle pousse son verre et se tourne vers l'homme assis à droite.

— "Je suis saoule mais ça ne fait rien. Si vous voulez toujours venir, c'est tout près, à côté."

A la table derrière, une menue agitation. Puis quelqu'un crie en anglais:

— "Tais-toi putain!"

Flora manque de dégringoler du tabouret. Elle s'agrippe d'une main au comptoir.

— "Ecoeurant! Parler comme ça à une femme! Vous devez être des communistes, une bande de maudits communistes. Je sais ce que je dis. Comment ça fait que vous êtes en liberté? Ils

devraient vous enfermer. On n'a pas de place ici au Canada pour du monde comme vous autres."

Le rideau bouge à l'arrière. Flora se tait, regarde droit devant. Elle est blanche. Le dessous de sa cuisse presse le genou de son voisin. La flamme bleue du Time Square bat comme une aile.

L'homme se lève. Il l'encercle de ses bras et la dépose par terre. Elle le suit, accrochée. A la table la race supérieure, en ricanant, se délecte à ce qu'elle croit avoir enfin trouvé: la spontanéité.

Flora se fait petite et fragile au bras de l'homme. Elle murmure entre deux hoquets:

— "Une chance qu'elle ne le sait pas... C'étaient les fiançailles."

Et elle ajoute:

— C'est péché."

Au coin de la rue Mountain, un couple sort du Bamboo Paradise. Un nègre et une blanche. Flora se dresse, lâche le bras de l'homme, s'avance en titubant.

— "Goddam nigger! Faut-il que les filles soient mal emmanchées pour aller avec des types comme ça."

L'homme s'interpose et évite la bagarre.

Montréal sécrétait sa nuit. L'appel indistinct de l'après-midi se faisait plus déchirant et plus rare. Les au-delà de la vie palpi-taient sourdement dans les veines avant de se résorber au lieu d'où ils étaient venus.

L'homme hèle un taxi, y pousse Flora, ferme la portière. Un camion de vidangeur vient dans la direction opposée. Le taxi n'a pas le temps de démarrer. Flora ouvre l'autre portière, se traîne et grimpe sur le tas d'ordures.

Ils la regardent s'éloigner trônant sur le calvaire immonde, enfin au sommet, enfin réconciliée.

L'homme dit tout bas:

— "Flora je t'aime."

André BELLEAU